

**Le vivant et la coopération : apprendre du passé et écrire l'avenir**

*Jean-François Draperi*

**I INTRODUCTION : LA VIOLENCE DE NOS SOCIETES**

1. Un rapport au vivant dominé par la peur et la domination
2. Le néocolonialisme vert
3. Le fil de fer barbelé

**II COOPERER**

1. Pourquoi et comment coopérer ?
2. Qu'est-ce qu'une coopérative ?

**III L'EMERGENCE DES COMMUNS EN EUROPE**

1. Les communs
2. Communs d'habitants et droits d'usages
3. La solidarité des métiers

**IV LES TEMPS MODERNES : PROMETHEE A L'ŒUVRE**

1. 1400-2000 : l'homo faber
2. Quand le travail n'était pas essentiel
3. La période contemporaine
4. Dissonances et critiques

**V L'ANTHROPOCENE OU LA FIN DES TEMPS MODERNES**

1. Crise de la modernité
2. Conclusion : moins travailler, mieux vivre

## **Le vivant et la coopération : apprendre du passé et écrire l'avenir**

### **I INTRODUCTION : LA VIOLENCE DE NOS SOCIETES**

#### **1. Un rapport au vivant dominé par la peur et la domination**

Il s'agit de changer notre rapport au monde qui est aujourd'hui fondé sur la peur et la violence François Terrasson définit la nature comme suit : « la nature est ce qui ne dépend pas de notre volonté » (p. 21). Elle est ce qui n'est pas humain. Aussi les hommes peuvent-ils être animés de différents sentiments vis à vis d'elle, et ainsi les hommes de pouvoir en ont-ils peur, simplement parce que la nature vit et que le vivant résiste. Ce n'est pas une question de pouvoir. Définir le rapport avec la nature comme un rapport de pouvoir est un anthropomorphisme. Ce qui permet de dire que la nature nous renvoie à notre identité : la peur de la nature est le corollaire de la peur de nous-même : ce double sentiment d'attrance et de peur induisent une mise à l'écart qui fonde le sacré, aussi bien le sacré de la nature que la sacralisation de l'homme. La nature nous met face à notre inconscient, à nos phantasmes. « la main de la nature... ouvre les vannes de l'inconscient ». « L'inconscient et son contenu a ainsi le statut de la Nature... L'humanité identifie une nature à l'intérieur de l'homme, qu'elle traite de la même façon que la Nature extérieure ».

*Ce n'est pas du vivant dont il faut avoir peur mais de l'homme qui a peur du vivant. Seule l'humanisation peut nous sortir de cette peur, c'est-à-dire « la capacité à échapper à la tyrannie de l'agressivité, de la violence, de la prédation et à inventer des comportements et des règles de respect et de coopération, à l'intérieur de notre espèce, avec les autres espèces, et avec la nature » (Terrasson). On peut dire qu'on en est loin, y compris lorsqu'on multiplie les espaces dit naturels tels les Parcs naturels. Selon Terrasson la nature disparaît dès lors que l'homme intervient, la nature étant par définition ce qui ne peut être maîtrisé par l'homme.*

La distinction entre nature et culture est ainsi une invention moderne, qui permet de dominer sa peur. La nature est mise à part et peut être dominée, soit pour être exploitée soit pour être sanctuarisée. Ce qui est important ce n'est pas d'agir en faveur de la protection de la nature, car protéger la nature ou l'exploiter c'est toujours la dominer, décider de ce qui est bon... pour l'homme ; L'important c'est de vivre avec le vivant non humain.

## 2. Le néocolonialisme vert

Un témoignage intéressant pour la suite de ce travail est donné par une comparaison entre les « Parcs naturels » des pays riches et des ceux des pays pauvres. En Europe, les Parcs naturels sont habités et le mode de vie des habitants est protégé car il garantit l'équilibre naturel. Le caractère remarquable des PNR réside précisément dans l'occupation de l'espace, les activités traditionnelles, l'architecture, la mise en valeur de sites naturels généralement aménagés par l'homme. En Afrique au contraire la nature est belle sans l'homme. Pratiquant la chasse au début du 20<sup>e</sup> siècle, Churchill et Roosevelt décrivent « des jardins zoologiques vivants (Churchill) et « un vaste jardin où les sauvages détruisent les forêts » (Roosevelt). La passion des anglais et des américains pour la chasse fait des ravages et provoque les premières législations sur les parcs en 1933. Mais « les européens fantasment d'autant plus la nature africaine qu'ils l'épuisent toujours davantage » (Blanc, 2022). Les experts occidentaux, oubliant que c'est la colonisation qui provoque la déforestation et la destruction en masse de la faune, affirment que la nature africaine doit être protégée... des Africains : en Éthiopie, le classement du Parc du Simien provoque la colère des paysans menacés d'être déplacés. Ironie : après avoir classé le site en 1978, l'Unesco inscrit le parc dans la liste du patrimoine mondial en péril en partie en raison de l'aménagement (construction d'une route) et la fréquentation touristique, avant de le retirer en 2017 grâce aux efforts produit par le gouvernement éthiopien. (Blanc)

En Afrique les parcs protègent donc la nature et les animaux « emblématiques » (dans le Simien surtout un bouquetin endémique), ce qui n'empêche pas l'organisation de safaris de chasse à l'éléphant ou léopard par des milliardaires (comme Benjamin de Rothschild qui offre d'abattre un éléphant pour 55000 euros en 2016), organisations qui passent par des expulsions, *manu militari*, des habitants (p.e. les pygmées baka au Cameroun). « *La chasse aux trophées spéculé sur la disparition des espèces : plus un animal est rare, plus sa valeur sera élevée, donc plus l'espèce est en danger, plus le trophée sera prisé* ». (Sandra Regol, députée du Bas-Rhin). L'extrême majorité des 20 000 chasseurs de trophée au monde viennent des USA (pour un peu plus de 100000 animaux ; dont les « big five ») et si France en compte moins de cent, elle est le premier importateur de l'Union européenne de trophées pour le léopard d'Afrique, le lynx d'Eurasie et le guépard. (Reporterre).

Ce rapport violent avec la nature comme avec les modes de vie traditionnels ne concerne pas que des activités exceptionnelles ou réservées aux riches. Il est au cœur de la vie quotidienne. Par exemple à travers la pollution par le plastique dont Esso est le premier producteur au monde, et son pendant, Coca Cola, le premier consommateur. Parmi cent objets qui en témoignent, voici le fil de fer barbelé.

### **3. Le fil de fer barbelé**

En France le fil de fer barbelé a souvent remplacé les haies vives. La haie est vivante, nourricière, crée une ombre, produit du bois, favorise la biodiversité, et s'adapte à l'usage souhaité, autorisant les passages selon la taille adoptée.

Le barbelé est une barrière particulière. Il ne cherche pas seulement à empêcher de passer, comme le ferait une haie de charmes, sureaux et noisetiers, ou une simple, il est cette barrière dont le franchissement blesse. Inventé et produit en 1874 aux EU, il est d'abord utilisé pour parquer les animaux dans les grands espaces où il remplace les barrières de bois, mais son usage militaire s'impose rapidement : il remplace les forteresses, envahit les zones de combat, marquent les frontières, tel ceux qui ont été utilisés il y a 80 ans au cours de la Seconde guerre mondiale et qui s'hérissent encore par exemple sur les crêtes frontalières franco-italiennes. Il sert aussi dans les camps de prisonniers, de concentration, ou pour interdire le passage d'une frontière (entre le Mexique et les EU par exemple). Et enfin il trouve aux EU un usage privé pour défendre les propriétés avec une version américaine du barbelé où un rouleau est placé au haut de la clôture. Elle traduit la vie comme il traduit la mort.

Elle est aussi belle qu'il est laid. Tout les oppose dans leur rapport au vivant, éthiquement et esthétiquement.

## **II COOPERER**

### **1. Pourquoi et comment coopérer ?**

La coopération, démarche collective qui suppose une relation pacifique diamétralement opposée à la concurrence, est sans doute la meilleure alternative au capitalisme et au libéralisme. En fait, si l'on suit un raisonnement dialectique, elle est la seule à posséder la même dimension universelle que le libéralisme et le capitalisme dans la mesure où elle est son exact opposé.

La création d'une coopérative vise souvent deux objectifs convergents.

Le premier est de court terme : **répondre à un besoin non satisfait** ou mal satisfait : se soigner, s'entraider, travailler, consommer, habiter... C'est souvent la satisfaction des besoins les plus fondamentaux que vise l'organisation coopérative.

Le second est de long terme : **transformer l'économie** en la plaçant au service de la société. Les coopérateurs cherchent également à supprimer les causes du problème qu'ils rencontrent. Au-delà de l'action immédiate, la coopération vise à transformer les termes de la relation entre la société et l'économie en plaçant celle-ci au service de celle-là.

## 2. Une histoire mouvementée

Une histoire coopérative contemporaine bâtie à partir des activités compte quatre périodes principales qui se cumulent sur deux siècles, chacune d'elles correspondant à une démarche originale de satisfaction des besoins et de transformation sociale et chacune d'elles articulant une phase de projet et une phase de réalisation.

**Autour du travail**, les coopératives de travailleurs européens tentent d'édifier des « **micro-républiques de travailleurs** » dès le début du 19<sup>e</sup>, connue en français sous le terme d'associations ouvrières de production. Elles donneront naissance aux coopératives de production (les SCOP en France) qui constateront très vite leur incapacité à constituer une alternative au capitalisme mais qui prolongeront efficacement l'utopie d'une entreprise alternative à la société de capitaux, détenue et gérée par les travailleurs.

-**Autour des usages et de la consommation**, l'essor des coopératives de consommateurs tentent d'établir une « **macro-république des consommateurs** » entre la fin du 19<sup>e</sup> et le milieu du 20<sup>e</sup>. Ce sont surtout les fameux magasins « Coop ». Un essor qui connaît un brusque arrêt dans les années 1980 dans tous les pays européens.

-**Autour d'un développement national endogène**, les coopératives, et spécialement les coopératives agricoles, se multiplient à partir de 1960. C'est « **la coopération pour le développement** », qu'on observe sur tous les continents et pratiquement dans tous les pays et elles souvent initiée par les États plutôt que par la société civile. Le néocolonialisme et la difficulté à relier les solidarités traditionnelles aux coopératives modernes proposées par les gouvernants auront raison de l'utopie d'une troisième voie cherchée par les « pays non alignés ».

-**Autour d'un développement local**, on observe aujourd'hui un renouvellement coopératif associant différents types de coopératives à l'échelle de territoires, dans ce qu'on pourrait nommer l'utopie des « **méso-républiques inter-coopératives** » : ni micro car au-delà du projet d'entreprise, ni macro car n'ambitionnant pas de renverser le capitalisme à l'échelle du monde,

elle agit à l'échelle locale en pratiquant l'inter-coopération, spécialement entre les producteurs et les consommateurs.

Henri Desroche a constaté que si le 19<sup>e</sup> siècle avait été celui de la coopération européenne, le 20<sup>e</sup> siècle était celui des pays de l'hémisphère Sud. Cependant si l'on se tourne vers les définitions officielles de la coopération et de ses principes, on note qu'ils ont été définis à partir des seules expériences européennes et plus précisément encore, à partir de la coopération de consommation – la 2<sup>ème</sup> phase – née en Angleterre.

### **3. Qu'est-ce qu'une coopérative ?**

#### **Qu'est-ce qu'une coopérative ?**

« Une coopérative est une association autonome de personnes volontairement réunies pour satisfaire leurs aspirations et besoins économiques, sociaux et culturels communs au moyen d'une entreprise dont la propriété est collective et où le pouvoir est exercé démocratiquement. »

#### **Quels sont les principes coopératifs ?**

Les principes coopératifs constituent des repères qui guident les coopératives dans l'application de leurs valeurs.

1. Adhésion volontaire et ouverte
2. Contrôle démocratique exercé par les membres
3. Participation économique des membres
4. Autonomie et indépendance
5. Éducation, formation et information
6. Coopération entre les coopératives
7. Engagement envers la communauté

*(Déclaration sur l'identité coopérative, ACI, 1895, révisée en 1995)*

On a coutume de faire naître le mouvement coopératif en Europe au début du 19<sup>e</sup> siècle. En réalité la solidarité, la coopération, l'entraide, l'association existent dans toutes les sociétés. Elles en sont même le ciment. Pour comprendre pourquoi nous pensons que les coopératives sont nées en Europe au 19<sup>e</sup> siècle, il faut revenir cinq siècles en arrière, aux sources du mouvement associatif moderne et aux sources de la modernité.

## **III L'EMERGENCE DES COMMUNS EN EUROPE**

### **4. Les communs**

Les communs renvoient à trois principes : des biens communs qui peuvent être un espace, un service, un objet, une habitation, une rivière, etc. Une forêt communale, wikipedia, sont des

biens communs. Le commun proprement dit qui est un collectif d'usagers qui peuvent être les habitants d'un lieu, des usagers d'un service informatique, des membres d'une association, etc. Et enfin une gouvernance particulière, généralement définie comme démocratique même si les communs traditionnels s'appuient souvent sur des modes de fonctionnement différents selon les cultures communes des membres du commun.

L'essentiel des communs de l'Europe occidentale sont nés entre l'an 1000 et le 14<sup>e</sup> siècle, période qui connut une vitalité associative exceptionnelle.

En effet si les corporations comme les autres groupements de personnes furent presque constamment combattues par la royauté entre 1380 et 1789, les associations connurent une période faste durant cinq à six siècles environ, entre 780 et 1350. Elles naissent et se multiplient jusqu'à jouer un rôle majeur dans l'économie, fait surprenant dans une société d'ordres, inégalitaire et fortement hiérarchisée. « Le mouvement associatif constitue l'un des phénomènes essentiels de la réalité sociale et de la spéculation juridique au Moyen Âge » (Michaud-Quantin). Ce mouvement est avant tout urbain : « La ville médiévale est un espace d'associations » (Vincent) mais l'ensemble de la société est concerné : « La pratique de la démocratie directe faisait bien partie du paysage mental des hommes de l'Occident médiéval » (H. Millet, in J. Le Goff et J.-C. Schmitt).

Cet engagement volontaire est central : la ville médiévale est un lieu de fraternisation communautaire fondée sur le serment (Weber). La première mention du serment dans un texte juridique date de 779, dans le capitulaire de Charlemagne de Herstal relatif aux **ghildes**.

Du serf au plus puissant seigneur et au Roi, la population médiévale s'engage ainsi dans des systèmes de relations qui mettent en avant la solidarité. Dans une société marquée par la croyance religieuse, ici par la foi chrétienne, les hommes et les femmes partagent la pensée que leur avenir, et tout spécialement, le sort qui leur est réservé après la mort, est entre leurs mains. Avant les ghildes et les confréries, les monastères connaissent un essor inouï. Ils deviendront des acteurs majeurs au plan politique - tels l'ordre de Cluny, puis l'ordre franciscain- comme au plan économique -tels les cisterciens. Autour des monastères se créent les premières confréries, suivies par d'autres, dont les confréries de métiers sont les plus connues. Les chartes de liberté se multiplient dans les campagnes pendant que les associations s'emparent des villes, petites ou grandes, à travers le puissant mouvement communal. Les marchands s'associent en ghildes, les artisans en métiers, qui sont autant de solidarités, barrières élevées contre une concurrence considérée comme néfaste : « *On aurait jadis bien étonné un commerçant si on lui*

*eût dit qu'un jour viendrait où aucune solidarité n'existerait entre les personnes exerçant la même activité* » (Franklin). Avec les guildes, mais aussi indépendamment d'elles, se multiplient les confréries. Maurice Agulhon écrit à propos de la forme associative la plus répandue du Moyen Âge : « *Les confréries sont des sociétés dont nul n'est membre par sa fonction, par son âge ou par son métier, mais seulement parce qu'il l'a voulu* » (Agulhon).

Comme on l'a dit plus haut, les communs sont définis ici comme des groupements de personnes s'engageant volontairement et solidairement dans le gouvernement de biens dont elles font usage. On distingue deux ensembles de communs traditionnels : les *communs d'habitants* et les *communs de métiers*. Ils sont, pour l'essentiel, reconnus juridiquement. Ils édifient un mode économique à part entière et instituent un mode de vie. Ces traits expliquent qu'ils aient en partie survécu aux enclosures.

La force des enclosures, le basculement économique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (Marx) signent la fin d'un monde, d'un mode de vie qui semble disparaître. La sociabilité qui sous-tend ce mode ne disparaît pas totalement : l'ancrage des usages et des communs médiévaux est si profond que même lorsque leur économie s'effondre — ou est marginalisée au point de ne plus être mentionnée en tant qu'économie — l'ancien mode de vie subsiste en partie sous une forme renouvelée et contribue à nourrir une utopie alternative à l'économie dominante. Ce mode s'est prolongé à travers deux institutions principales : d'une part les propriétés communes et les droits d'usages définissant les communs d'habitants, d'autre part les confréries et les guides, définissant les communs de métiers.

## **5. Communs d'habitants et droits d'usages**

*Communitas* « sert à désigner les biens possédés collectivement par un groupe d'individus, les “biens communs” » (Michaud-Quantin). La communauté est présente lorsque les habitants jouissent de biens communs. Désignant toujours « une communauté consciente de son existence » (Dubled) le terme connaît un très large usage avec l'essor du mouvement associatif du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les droits d'usage sont différents des communs proprement dits. Le droit d'usage est la première reconnaissance institutionnelle d'une pratique « informelle ». Il est « un droit qui confère à son titulaire la faculté de prendre, dans la limite de ses besoins, certains produits dans la forêt d'autrui. Constitué le plus souvent au profit de tout ou partie des habitants d'une communauté (*ut universi*), il peut également être concédé au propriétaire d'un domaine



particulier (*ut singuli*)». Les droits d'usages forestiers sont les plus répandus : l'affouage procure le bois de chauffage et de cuisson ; le parcours, le pacage, le panage, la paisson, la glandée, la faînée, etc., permettent l'alimentation des animaux ; « la grasse pâture » se distingue de la « vaine pâture » qui définit le pâturage d'animaux sur les terres dépouillées de leurs fruits, c'est-à-dire les terres de cultures après les moissons, les prairies après la fauche, la forêt après la grasse pâture, etc.

Il existe ainsi une grande variété de droits liés au pâturage, la cueillette, l'eau, pour des usages variés, et plus largement presque l'ensemble des richesses naturelles ou humaines.

Un trait réunit communs et droits d'usage. Ils fondent « cette tradition communautaire, caractéristique de l'ancienne économie rurale, qui fut combattue sous toutes ses formes aux XVIIIe et XIXe siècles » (Gau-Cabée). Cette tradition s'ancre dans les chartes de libertés qui furent signées à partir du XI<sup>e</sup> siècle dans la majorité des communes françaises, rurales comme urbaines.

## **6. La solidarité des métiers**

L'association des métiers se désignait au Moyen Âge par « commun du métier », métier juré, corps de métiers, puis communauté, termes qui désignaient l'unité d'un métier. Il existe une multitude de métiers, certains ordinaires, d'autres locaux ou marginaux, plus ou moins professionnalisés et organisés. Certains se sont d'ailleurs étonnamment maintenus jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (Boutet). Le mot métier renvoie au travail mais également à « l'association de personnes exerçant la même activité professionnelle » (Fédou). L'Europe de l'Ouest voit naître les associations de marchands puis des autres métiers à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, par un mouvement concomitant à celui des communes (Draperi).

Les associations de métiers connaissent leur plein essor au XII<sup>e</sup> siècle, essentiellement entre 1120 et 1150. Elles peuvent être définies en premier lieu comme des groupes d'entraide. Elles ont des formes variées et sont différemment nommées : métiers (*miniteria*), guildes, hanses, confréries, arts, communautés<sup>1</sup> selon les pays et régions (Wolf et Mauro, 1962). Pierre Michaud-Quantin les désigne toutes comme « associations professionnelles » (Vincent, 1995). L'entraide au sein d'un métier est une règle fondatrice : tout meunier jure sur l'évangile d'aider tout voisin qui a besoin de soutien à tout heure du jour ou de la nuit. Les mégissiers ayant plus

de trois ouvriers s'engagent à en prêter à un confrère devant terminer une « besogne hâtive et nécessaire ».

Les cordonniers payent le même salaire à leurs ouvriers. Les statuts de brodeurs de Paris de 1295 interdisent le travail de nuit, les dimanches et les jours fériés (qu'on estime à un jour sur trois ouvrés). L'égalité homme/femme est totale ainsi qu'en témoigne une surprenante écriture inclusive : « Nul ne nule ne pourra prendre apprentiz ne apprentise, s'il ne tient pas ouvroer, et s'il n'est ouvrier ou ouvrière ». Le travail ne peut être réalisé que chez l'ouvrier : « Nul ne nule ne puisse aler ouvrer en la meson de nul autre qui ne soit du mestier ». En cas d'infraction, le coupable paie « deus soulz d'amende, c'est assavoir douze deniers seront au Roy, et les autres douze deniers aux gardes du *mestier* » (Franklin).

Le Livre des Métiers d'Etienne Boileau indique qu'il est interdit aux commerçants de détourner un acheteur d'une boutique voisine ou de « dépriser » la marchandise d'un collègue. L'organisation associative facilite l'installation, donnant la preuve que celle-ci ne suppose pas un quelconque libéralisme économique. Les règles définissent les normes de qualité : par exemple, les menuisiers précisent comment les portes doivent être fabriquées avec tenons et mortaises de même que la qualité des bois, les espèces travaillées selon les œuvres, la durée de séchage du bois, l'interdiction de travailler l'aubier, etc. Dans le tissage des draps, les règlements « déterminent soigneusement les normes auxquelles le drap doit répondre ». La qualité d'un produit détermine son prix. « Une tarification minutieuse réglait (ainsi) la qualité et les prix de tout ce dont on pouvait avoir besoin : vêtements, alimentation, bois de construction » (Pernoud).

Contrairement aux corporations qui voient le jour à la Renaissance et dont on pourra dire qu'elles protégeaient uniquement les artisans - instituant ainsi le corporatisme des métiers - le droit des associations médiévales est orienté vers les besoins fondamentaux des consommateurs. Ainsi, sur un marché, le consommateur direct – celui qui ne va pas revendre le produit mais en faire usage ou le consommer - est prioritaire sur un revendeur. « La moindre ménagère faisant son marché était efficacement protégée (...) aussi bien contre la fraude (...) que contre la vie chère ». Dans des lieux aussi lointains que Provins et Marseille, « le revendeur ne peut acheter qu'à partir de midi. Toute la matinée est réservée à celui qui achète pour sa consommation familiale » (ibidem).

Ce qui singularise les associations médiévales par rapport aux formes antérieures de solidarité c'est qu'elles concernent l'ensemble de la population, toutes castes confondues, et qu'elles sont volontaires : ni obligées comme les solidarités traditionnelles, ni libres au sens des modernes.

Mais c'est quoi au juste « la période moderne » ?

## **IV LES TEMPS MODERNES : PROMETHEE A L'ŒUVRE**

Même si on la fait souvent commencer plus tard, certains comme Léo Strauss font commencer la modernité avec Machiavel quand celui-ci dit que l'art de gouverner c'est celui de rester au pouvoir non de faire le bonheur de son peuple. Être moderne c'est vouloir l'émancipation de l'individu et c'est être du temps présent et non de celui du passé, donc être aussi en faveur du progrès. La Renaissance et l'humanisme font régner l'individu sur le monde, aussi bien sur le monde humain que non humain. L'homme est la quintessence du monde ; désormais les peintres signent leurs œuvres, les mécènes apparaissent sur leurs toiles ; le chœur médiéval « a cappella » s'efface, la mélodie, voix la plus aigüe est chantée par la *prima donna*, ou le violon virtuose. L'individu s'affirme et l'action, bientôt le travail, est son credo. C'est la naissance de l'*homo faber*. Bientôt, avec Hobbes, vont naître le droit naturel bourgeois et la doctrine du contrat social qui seront actionnés par les révolutionnaires de 1789. Le message a une ambition universelle.

### **1. 1400-2000 : l'homo faber**

Dans l'Italie du Nord de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de grandes compagnies organisent le commerce de longue distance. Elles distinguent les apporteurs de capitaux et les travailleurs, dont la direction est désormais salariée. Quelques familles s'enrichissent dans des proportions encore inconnues, familles qui à l'image des Médicis prennent le pouvoir sur les démocraties communales (Menant). Les communes subissent le pouvoir absolu de ces nouveaux princes. Inspiré par Laurent de Médicis, Machiavel écrit *Le prince* en 1513 : celui-ci ne poursuit plus le but de rendre le peuple heureux mais celui de garder le pouvoir. Ce changement porte loin. Le fils de Laurent, né en 1449 sera pape, de même que son neveu. Catherine, que la cour surnommera la banquière, devient reine de France et après elle Marie. « La postérité sera longue. Elle ira jusqu'aux financiers parisiens (...), Et, non loin d'une *City* devenue le symbole même des affaires à l'horizon du monde, le siège du *lord chancellor* a toujours pour fondement le sac de laine qui rappelle la fortune de l'Angleterre » (Favier).

Ce bouleversement économique et politique ne peut s'opérer sans que s'élabore une nouvelle conception de l'homme. Les Médicis sont ainsi les premiers philanthropes et fondateurs de musée. C'est l'époque où la signature de l'œuvre se généralise (Bloch, 1994) et où les donateurs se font représenter sur les toiles. L'humanisme est inséparable du capitalisme.

Selon Ernst Bloch, la Renaissance née en Italie apporte deux grands faits nouveaux : « La conscience de l'individu telle qu'elle s'est développée à partir de l'économie capitaliste individuelle face au marché fermé des corporations ; l'impression d'immensité qui a remplacé l'image du monde artificiel et fermé de la société féodale et théologique ». L'humanisme donne toute la place à l'homme actif : « L'activité et le nouveau mot d'ordre. L'homme n'a plus honte de travailler. L'interdit que la noblesse avait jeté sur le travail, considéré comme dégradant et déshonorant, est levé. On assiste à la naissance de l'*homo faber* qui, sans avoir pleinement conscience du changement survenu, transforme le monde par son activité. L'économie des débuts du capitalisme s'impose résolument, la bourgeoisie citadine alliée à la royauté s'acheminant vers l'absolutisme met un terme au féodalisme chevaleresque » (Bloch).

C'était pour sauver son âme que l'homme médiéval était solidaire, c'est pour s'accomplir en tant qu'individu que l'homme de la Renaissance brise ses chaînes. Dès lors les associations, particulièrement les associations de métiers qui se sont fermées et hiérarchisées sous la forme corporatiste, ne cessent d'être combattues par les Rois, au motif qu'elles sont dangereuses (Bennet, 1981). A ce motif s'en ajoute un second au début du siècle des Lumières et que reprendra la loi Le Chapelier : les associations limitent la liberté de l'individu.

L'humanisme voit en Prométhée un héros positif. La posture prométhéenne, théorisée au siècle suivant par Francis Bacon fonde la science expérimentale : c'est par « la contrainte », « sous la torture des expériences », en la « soumettant à un interrogatoire » (Bacon) que la raison questionne la nature. La violence est au cœur de cette relation parce que l'homme a le sentiment que la nature se refuse à lui et qu'il lui faut se l'approprier. Se libérant de Dieu, il se libère en même temps d'un écheveau de solidarités sociales et d'une nature qu'il désacralise.

Dès lors, l'Occident va dominer et exploiter, pratiquement sans limites, les autres sociétés et la nature. Cette période comprend deux temps forts :

**L'exploitation de l'hémisphère Sud** par les puissances européennes et chrétiennes après l'arrivée de Colomb en Amérique en 1492, date qui est aussi celle à laquelle la financeur.e de Colomb, Isabelle de Castille, met fin au dernier califat européen à Grenade et chasse les juifs

d'Andalousie. Ces voyages qu'on nomme encore à tort les « grandes découvertes » (Galeano) étendent au monde le capitalisme commercial et, fondant le colonialisme, donne les bases encore en vigueur de la distribution des richesses entre les pays (Gunder). Le deuxième temps est naturellement celui des **révolutions industrielles** qui causèrent d'une part une prolétarianisation généralisée et d'autre part des pollutions à grande échelle (Eyguesier). Comme nous le savons, l'essor de l'industrie entraîne au XIX<sup>e</sup> siècle un développement inouï des forces productives (Marx) et une nouvelle division du travail (Durkheim, 2007), mais aussi des pollutions de grande ampleur, un surpeuplement et un enlaidissement des faubourgs, la quasi-disparition des communs, la défiguration des campagnes où des mines sont ouvertes, la paupérisation et la prolétarianisation de millions de paysans et de migrants (Brown, Fressoz, Eyguesier).

## 2. Quand le travail n'était pas essentiel

Le travail n'existe pas en tant que tel dans les sociétés traditionnelles. Dans **les sociétés traditionnelles** ou le travail n'est pas isolé en tant que tel : on va à la pêche, on fait la lessive, on se coiffe, mais ces activités n'ont rien à voir les unes avec les autres. Par contre cette activité est toujours collective et centrale. Elles suscitent l'entraide (Kropotkine).

**Le Mésopotamien comme le Grec** ne connaît pas la notion de travail. Pour lui existent surtout des travaux exécutés sur ordre ou à la suite d'une commande. Par ailleurs, l'homme aurait été créé pour réaliser les travaux que les dieux devaient jusque-là assurer eux-mêmes (voir le mythe mésopotamien de la création dit d'Enki et Ninmah).

La raison métaphysique de l'homme serait dans le travail, plus particulièrement dans la « corvée » destinée à satisfaire le travail des dieux<sup>2</sup>. Les activités sont classées dans diverses catégories sans que la notion générale de travail s'impose. Les Grecs distinguent deux grands groupes de tâches, l'une désignée par le terme *ponos* qui regroupe les activités pénibles, exigeant un effort et un contact avec la matière, considérées comme dégradantes. Les autres, identifiées comme *ergon* (œuvre), sont associées à des arts, tous particuliers, ne pouvant faire l'objet d'une commune mesure : le travail.

L'idéal grec se trouve au contraire dans le digne loisir qui permet l'entretien du corps (gymnastique) et de l'esprit (science comme contemplation du vrai), et surtout la participation

aux affaires de la Cité. De cette conception dérive l'usage fréquent des esclaves dont la valeur n'est pas estimée en termes de travail mais d'utilité.

En Europe à l'époque carolingienne on distingue en écho de la distinction antique le travail intellectuel (arts libéraux) et le travail physique (arts mécaniques).

### **Au Moyen-Âge, on travaille pour acheter sa liberté ou pour satisfaire ses besoins essentiels et peu nombreux.**

À l'époque carolingienne, les clercs occidentaux distinguaient deux types de travail : le travail intellectuel (arts libéraux) et le travail physique (arts mécaniques).

Au X<sup>e</sup> siècle, Adalbéron de Laon décrit dans son *Poème au roi Robert* une société hiérarchisée dans laquelle « ceux qui travaillent » sont considérés comme inférieurs aux clercs et aux chevaliers. Les paysans doivent à leur seigneur un travail gratuit, la corvée, mais l'esclavage recule à la fin des temps carolingiens.

À partir du début du XI<sup>e</sup> siècle, la scolastique réhabilite le travail. Les théologiens attribuent des valeurs contradictoires au travail<sup>14</sup>. L'Église interdit le travail le dimanche, mais également les jours de fêtes, qui sont fort nombreux au Moyen Âge : vers 1350, un jour sur deux est férié<sup>15</sup>. Quand il se développe au MA, un jour sur trois est férié parce que le travail d'un jour suffit pour satisfaire les besoins de l'ensemble de la population

Que font les hommes et les femmes du MA quand ils ne travaillent pas ? Ils se réunissent pour partager des activités et s'associer. Contemplation, fêtes, défilés, pèlerinages, formations, vie familiale, activités collectives, vie démocratique...

A partir du 12<sup>e</sup> siècle le travail apparaît comme forme de salut. Les serfs se libèrent grâce au travail. Entre un jour sur deux et un jour sur trois est férié. On travaille ce qu'il faut pour vivre, et on crée des associations, on fait la fête, on défile, on prie. Et le travail, de même que l'œuvre qui en résulte, est collectif. C'est le principal temps de construction des grands monastères, des églises paroissiales et des châteaux en pierre et des cathédrales.

### **3. La période contemporaine**

L'ambition universaliste occidentale prend une forme extrême au 19<sup>e</sup> siècle aux EU lorsque ce pays va se considérer comme celui que Dieu a chargé de dominer le monde à travers « la destinée manifeste ». L'expression Manifest Destiny apparaît en 1845 dans un article d'un

journaliste new-yorkais (John O'Sullivan), paru dans le United States Magazine and Democratic Review, où O'Sullivan exhortait les États-Unis à annexer la République du Texas. O'Sullivan utilisa cette expression pour décrire le caractère « de droit divin » de l'irréversible colonisation du continent nord-américain par les Anglo-saxons de la côte Est. Les différentes manifestations de la Destinée manifeste reflètent l'affirmation d'un messianisme qui puise son inspiration dans la certitude d'une mission à remplir. Cette conception porte l'idée d'un travail sans fin de conquête économique, sociale et culturelle.

Avec la révolution industrielle le travail va prendre successivement trois formes essentielles. Dominique Meda distingue au cours des trois derniers siècles trois étapes marquantes dans l'évolution historique de sa représentation :

1. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, période où le travail est valorisé comme facteur de production ;  
(Smith)
2. Le XIX<sup>e</sup> siècle, période où le travail est consacré comme « l'essence de l'homme » ;  
(Hegel, Marx)
3. Le XX<sup>e</sup> siècle, période où le travail devient la clé de voûte du système de distribution des revenus, des droits et des protections (L'État providence).

Le travail se soumet à l'exploitation industrielle et perd son sens d'œuvre qu'il avait dans les guildes médiévales et les corporations de l'ancien régime, quand le compagnon faisait son « chef d'œuvre ». C'est paradoxalement l'époque où le travail devient non seulement un facteur de production mais l'essence de l'homme. Nous sommes toujours dans ce temps où l'individu ne peut être vraiment intégré ou inséré dans une société qu'à la condition de travailler. Ce paradoxe peut se traduire comme suit : le travail exclut lorsqu'il manque et use ceux qui l'obtiennent.

Après la seconde guerre mondiale, les pays européens, meurtris par deux guerres d'une ampleur inconnue, mettent en œuvre des politiques pour sauver des sociétés dont les besoins sont immenses. Les États providence vont garantir le « compromis fordiste » entre syndicats de salariés et syndicats patronaux et ouvrir la voie à trente années de croissance ininterrompue. La production va au-delà des besoins fondamentaux et inaugure de nouveaux modes de consommation dont les hypermarchés et les zones commerciales sont le symbole. Les coopératives de consommateurs en sont les victimes mais aussi, et surtout, la planète : les pollutions couvrent la terre de gaz toxiques, d'eau non consommable, de plastiques. Certains

géologues relayés par des spécialistes des sciences sociales parlent d'une nouvelle ère ou période de vie sur terre, l'anthropocène, voire le capitalocène.

**En résumé :**

- Le travail n'existe pas en tant que tel dans les sociétés traditionnelles.
- Il apparaît au Moyen-Âge comme moyen d'émancipation des serfs. Il est collectif.
- Il s'individualise à la Renaissance et devient central à l'époque moderne.
- Il est un facteur de production au 18<sup>e</sup> siècle avec Smith.
- Il devient l'essence de l'homme avec Hegel et Marx au 19<sup>e</sup> siècle.
- Il est le fondement de la politique de redistribution de l'État Providence après la seconde guerre mondiale.
- Et aujourd'hui ?

#### **4. Dissonances et critiques**

Sans travailler ardemment les sociétés traditionnelles ne sont ni moins heureuses, ni moins morales que les modernes (Cartier, Montaigne, Diderot, Rousseau). Kropokine montre que l'entraide et non le travail est à la base de toute société. Lyotard dénonce la fin du modernisme (avec le postmodernisme) ; Latour parle de non-modernisme ; Descola déconstruit la distinction nature/culture. Enfin on observe le retour des communs contre l'individualisation et le marché libéral.

Cette centralité du travail et la domination de celui-ci dans le cadre du contrat salarié a été amplement critiqué :

- Fourier écrit que « la société demande d'aimer le travail, encore faudrait-il qu'elle le rende aimable ».
- On se souvient que le premier mot d'ordre des associations ouvrières était « abolition du salariat ».
- Le gendre de Karl Marx va plus loin dans *Le droit à la paresse* (1880) : « Pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les Droits de la Paresse, mille et mille fois plus sacrés que les phisiques Droits de l'Homme concoctés par les avocats métaphysiques de la révolution bourgeoise ; qu'il se



contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et bombancer le reste de la journée et de la nuit. »

-Quant à Nietzsche, il recommande de « Sortir de l'amour du travail » :

"Les **apologistes** du travail. - Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "bénédiction du travail", je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et conformes à l'intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail - c'est-à-dire de ce dur labeur du matin au soir - que c'est là la meilleure police, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société, où l'on travaille sans cesse durement, jouira d'une plus grande sécurité : et c'est la sécurité que l'on adore maintenant comme divinité suprême." (Friedrich Nietzsche)

## V L'ANTHROPOCENE OU LA FIN DES TEMPS MODERNES

*Ou la fin d'un hégémonisme inauguré par les « Grandes Recouvertes » (car C. Colomb n'a jamais découvert l'Amérique, il l'a plutôt enfoui).*

### 1. Crise de la modernité

On s'accorde aujourd'hui sur une crise de la modernité sans qu'un accord soit trouvé sur la nature de cette crise. Être moderne c'est vivre avec son temps et tourné vers l'avenir. Ou encore rompre avec la tradition. « Le mot "modernité" vient de l'adjectif "moderne", lui-même issu du latin tardif *modernus* — qui signifie "récent" ou "actuel" — et de l'adverbe *modo* - qui signifie "à l'instant" ou "il y a peu". Le terme est surtout utilisé à partir du 14<sup>e</sup> siècle en langue anglaise pour désigner le temps présent.

La phase historique dans laquelle nous vivons et dans laquelle s'inscrit l'ESS, **la modernité**, se spécifie par trois traits, techniques, économiques et politiques :

-**la suprématie de la technique** conçue par une pensée scientifique qui en retire une position dominante et se coiffe d'une idéologie scientiste. La science légitime la technique comme la technique justifie la science (Habermas).

-Ensuite, **une économie dominante qui s'appuie sur le pouvoir du capital** sur les entreprises, pouvoir que le libéralisme présente comme étant inévitable et neutre, donc à vocation hégémonique.

-Enfin, **l'idéologie libérale qui conçoit l'individu indépendamment du collectif**. Les individus sont en compétition les uns avec les autres sur des marchés, en premier lieu celui de l'emploi, d'où il ressort une hiérarchisation établie selon la richesse matérielle de chaque individu.

Ces trois traits naissent avec l'humanisme qui érige la raison occidentale et individualiste en seule vérité interprétative de l'homme et du monde. D'abord continental en Italie du Nord (Favier) le capitalisme commercial devient intercontinental au XVI<sup>e</sup> siècle (Braudel, 1988) pendant que l'idéologie individualiste apparaît avec l'Occident européen à travers l'humanisme (Bloch, 1994). Cette période est celle où naissent également la science expérimentale, la comptabilité et les écoles de commerce. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que la technique, fruit de la recherche scientifique, vit une révolution qui la surimpose de façon déterminante au capitalisme et à l'individualisme. Résultante de la promotion des sciences et l'interdépendance entre la science et la technique, la révolution industrielle en devient dès lors le principal moteur (Habermas).

De même que les femmes et les hommes médiévaux, nous apprenons maintenant que notre salut dépend de notre comportement. « Si Gaïa inflige une blessure narcissique aux humains en les ramenant d'un univers infini à un cosmos exigü, c'est seulement après avoir pénétré l'Anthropocène que les humains ont commencé à vraiment sentir leur peine. Tant qu'ils étaient des humains-dans-la-nature, ils pouvaient ignorer les limites de Gaïa qui se tenait au loin à l'arrière-plan » (Latour). Après six siècles au cours desquels l'homme occidental s'est pris pour Prométhée dans un monde infini, celui-là se trouve à nouveau face à des limites et à la nécessité d'un engagement sociétal.

L'ère de l'anthropocène ne laisse guère de choix. La nouvelle finitude du monde oblige l'ESS à intégrer dans son projet, ses pratiques, ses questionnements, le facteur industriel et ses effets. Les crises sociale et écologique forment une même crise, celle du vivant. Il faut ainsi aller au-delà de la seule hypothèse selon laquelle l'ESS serait une alternative économique, fût-elle plus durable et raisonnable que l'économie dominante. En tant que mouvement social dépassant l'ensemble des entreprises qui la composent, l'ESS s'inscrit dans une histoire longue, celle de l'associatisme, entendu comme la capacité des hommes à s'associer pour faire face à la nécessité, dont elle est la forme contemporaine. En tant que mouvement, l'ESS est bien plus

qu'une alternative au capitalisme. Par contre le capitalisme peut être abordé comme une maladie dégénérative de l'économie associative-médiévale. Dès lors s'ouvre la possibilité de nouvelles critiques, non seulement à l'actif de l'ESS du Nord, mais aussi de la part des pays du Sud.

Penser l'ESS comme une économie qui s'adresse à d'autres qu'à elle-même, la considérer non comme une fin mais comme le moyen d'un projet sociétal qui la dépasse en incluant l'ensemble du vivant appellent à la considérer comme une nouvelle économie du salut et à l'inscrire dans la longue histoire de l'associatisme.

## **2. Conclusion : moins travailler, mieux vivre**

L'une des voies possibles pour faire face à cette crise serait de partager le travail, puisqu'il manque à celles et ceux qui n'en ont pas et qu'il épuise celles et ceux qui en ont. Moins travailler aussi pour mieux produire, moins inutilement, avec moins de matières. Notre société n'est-elle pas capable de nous priver de l'essentiel pour produire tant d'inutile ?

Moins travailler et consacrer le temps libéré aux activités épanouissantes : l'art, la contemplation, la culture, dont la culture physique, l'amitié, la vie sociale et politique...

Ainsi trouverait-on peut-être enfin le temps de participer à la vie politique, à la vie civique, à la vie associative et coopérative, à la démocratie économique. Peut-être concevrons-nous la relation à autrui, non comme un rapport de concurrence en vue d'être le meilleur, mais comme un rapport d'amitié, de confiance et d'estime réciproque. Tant il est vrai que tous les *homines* sont dans l'homme et que c'est l'organisation des rapports entre les humains et avec les non-humains qui définit l'humain dont une société se bâtit.

Ouvrages de Jean-François Draperi pour aller plus loin :

- *La République coopérative*, Larcier, 2012
- *L'économie sociale et solidaire, une réponse à la crise. Capitalisme, territoires, démocratie*, Dunod, 2011
- *Comprendre l'économie sociale*, Dunod, 2014 (2007)
- *Histoires d'économie sociale et solidaire*, Les Petits Matins, 2017

- *Ruses de Riches, Pourquoi les riches veulent maintenant aider les pauvres et sauver le monde*, Payot, 2020
- *Le fait associatif dans l'Occident médiéval. De l'émergence des communs à la suprématie des marchés*. Le Bord de l'eau, 2021